

13 juillet 1788

Noyées par les chocs répétés, les cloches de Sainte-Radegonde se turent, étouffées par la colère d'un Dieu que les fidèles, fatigués de tant d'injustice, étaient pourtant venus prier.

Chancelante, la petite Jeanne posa un pied incertain sur la terre battue. Perdue au milieu des éclats du ciel qui se déchirait, elle ouvrit de grands yeux terrifiés sur les murs blafards. Les images qui la tourmentaient n'étaient pas le fruit de son imagination enfiévrée. Dehors, les aboiements d'une meute se mêlaient bien aux hurlements de Marie, sa grand-mère, pour lui confirmer ce qu'elle savait déjà. Un drame venait de s'abattre sur la ferme.

Guidée par le fracas de l'orage, elle trébucha jusqu'à la cour, emportée par la folie qui y rôdait. Grands comme des loups, âpres et sanguinaires, sauvages et sans limites, ils étaient quatre, quatre chiens errants tout droit sortis des profondeurs de la terre. Rendus fous par les déchirures du ciel, mur infranchissable de violence contenue, ils encerclaient la vieille de leurs canines acérées.

Jeanne les vit fondre sur leur victime, tels des brigands de grand chemin déterminés à en extirper toute vie.

Alors, comme pour masquer la tragédie qui se déroulait, la grêle se joignit au cortège funèbre. Sous les yeux révoltés de la petite Jeanne, celle qui avait été sa grand-mère se changea en un pantin désarticulé que plus rien ne ramènerait à la vie.

Bravant les assauts du ciel, la jeune fille s'élança. Effaçant la fièvre qui aurait pu lui brouiller la vue, portée par la vitesse de ses

maigres jambes, elle rejoignit la meute enragée. Étourdie par l'inconscience de ses onze ans, elle ignore les offensives de la glace martelant sa chair. Mémé Marie était morte ! Celle qui l'avait bercée et aimée depuis sa naissance ne lèverait plus jamais les yeux au ciel. Et Jeanne n'avait rien fait pour la sauver.

Accablée de douleur, indifférente aux quatre fauves qui l'encerclaient, elle s'agenouilla devant la dépouille. Refoulant sa propre colère, elle plongea son regard dans celui des bêtes féroces. Les deux mains posées sur le corps disloqué, elle prononça les mots qui éloignaient la terreur et apaisaient le cœur. Concentrée sur leur folie, elle effaça le tumulte de l'orage et de l'enfer. Peu à peu, les grognements s'estompèrent et les gueules béantes se refermèrent pour enfin rejoindre la terre détrempée. L'oreille basse, soumis, les bourreaux rampèrent jusqu'à elle, domptés. Elle s'était posée en maître et ils l'acceptaient, protégés de la fureur du ciel par une simple jeune fille de onze ans.

Seule au milieu de la cour, la petite attira le corps de Marie contre le sien, comme pour en effacer les peurs et les pleurs. Malmenée par la pluie, qui s'acharnait encore sur les vivants, elle berça longuement le corps engourdi d'éternité.

Dans le lointain, les cloches, que les anciens accuseraient d'avoir provoqué l'ire du ciel, s'étaient enfin tues. Aux alentours, les champs noyés et tourmentés ne se remettraient pas à temps de l'assaut mortel. Les moissons de l'année n'auraient pas lieu, les greniers resteraient vides et l'hiver sinistre et glacial, qui marquerait le passage à l'année 1789, se montrerait long et cruel. Au printemps, quand la sécheresse frapperait, le ressentiment et l'abattement qui suivraient feraient basculer le monde dans la Révolution. Mais pour l'heure, aucun des témoins de ce terrible orage ne pouvait anticiper les événements à venir.

Quand son père et tous les habitants de la ferme retrouvèrent enfin leur terre, Jeanne tenait toujours la vieille femme contre elle. Sur ses joues, de profonds sillons marquaient encore le passage du malheur.

Le regard perdu dans le vague, la jeune fille ne distingua ni les sourcils levés ni les mains qui se signaient. À partir de cet instant fatidique, une anxiété de tous les instants accompagnerait les habitants du lieu quand ils reverraient la scène. En croisant la petite Jeanne, cette fille aux yeux si brillants et à la voix si douce, beaucoup détourneraient le regard et prieraient en silence. Des bouches anxieuses chuchoteraient, des langues se délieraient, et chacun évoquerait, à mots couverts, ce fameux 13 juillet 1788, où le Malin s'était penché sur cette ferme isolée. Au fil des années, maints détails accréditeraient leurs peurs. De nouveaux pouvoirs s'ajouteraient à la réalité de celle qu'ils avaient cru connaître. Les témoignages abonderaient, les ignorants raconteraient l'avoir entendue parler la langue des animaux, la langue des sorcières. Certains esprits s'interrogeraient sur son absence à la messe en ce funeste jour. D'autres, plus perspicaces, se demanderaient pourquoi la petite Jeanne avait attendu que la vieille ait péri avant d'user de ses pouvoirs.

3 avril - 16 h 29

Le bâton retomba dans un craquement sec sur l'animal pétrifié. En cet instant, rien ni personne n'aurait pu arrêter le geste du vieil homme, pas même la peur ou le dégoût, pas même la terrible certitude de ne plus rien contrôler.

Déterminé et brutal, René Arthaud fracassa la pauvre bête tétanisée contre la margelle du puits. Empêtré dans l'alcool, le cerveau de l'homme lui ordonnait de frapper encore et encore. Entre ses gants roses, le corps disloqué avait cessé de mordre. Le caoutchouc épais avait rempli son office. Les coups avaient fait reculer l'angoisse.

Emporté par une bouffée de joie libératrice, pure et enfantine, il accompagna d'un rire mauvais la courbe molle du petit cadavre désarticulé qui alla se briser dix mètres plus loin, contre le mur de la ferme. Alors, s'autorisant une généreuse lampée d'alcool, le vieux oublia un instant les miaulements qui agitaient la cage à ses pieds. Quatre exécutions auraient lieu avant le coucher du soleil.

Comme autrefois, quand il parcourait encore le monde de la guerre, il savait qu'il ne flancherait pas. Empoignant son arme d'une main et un chaton dans l'autre, il plissa les yeux pour mieux se concentrer. Chacun des monstres qu'il avait capturés y passerait. Il y veillerait.

Avec l'expérience, René Arthaud avait appris ce que les livres d'histoire ne racontent pas. Il connaissait l'implacable vérité qui saisit le soldat à l'instant même où les armes reprennent vie, quand il faut de nouveau avancer, franchir les barbelés et les cadavres, et

ne plus penser à la mort qui pointe un doigt métallique vers ses prochaines victimes.

Imperméable aux gémissements de la boule de poils qui se tortillait, il lutta contre le découragement de celui qui sait l'inutilité de sa tâche. Surmontant son envie de tout lâcher pour fuir, il leva de nouveau son bâton.

Les années de désert et de jungle lui avaient appris à anticiper les obstacles à venir, sans surenchère inutile. Mais le vieil homme était las, las de cette vie mal choisie, de cette solitude rampante qui lui avait toujours collé à la peau. Sorti indemne des décombres d'une vie de violence et de danger, il avait regardé les autres tomber. Pourtant, il le savait, en éliminant les chats, il ne faisait que gagner du temps. Bientôt, la vérité reviendrait pulvériser sa vie à grands coups de souvenirs vengeurs dans le bas-ventre.

D'abord bourreau insouciant, militaire à la solde de sa patrie, il avait ensuite sauté avec entrain dans la clandestinité. Ombre parmi les ombres, il s'était laissé happer par une violence rémunérée dont personne ne revient jamais tout à fait. Mercenaire du hasard, passager clandestin du monde, il avait survécu au pire pour échouer sur les rives d'une terre baignée de souvenirs oubliés qui n'étaient pas les siens. À son approche, les plaintes endormies, desséchées par le temps, s'étaient réveillées pour venir s'abreuver aux méandres torturés de son propre passé, soufflant sur le feu, le métal et les cris de jadis.

Dans sa main, le corps dégoulinant abandonna lui aussi le combat, le laissant seul à ses réflexions. Chacun des chats qu'il tuait en appelait d'autres, qu'il fallait piéger sans relâche. Parce que le 12 avril approchait, leurs miaulements s'étaient faits plus insistants, plus inquiétants, comme si l'âme de ces lieux s'était enfin résolue à en finir, l'arrachant sans relâche aux bribes d'un sommeil qui ne réparait plus.

Le vieux loup écorché qu'il était devenu n'avait pas trouvé cette ferme par hasard : c'était elle qui l'avait choisi. Terrassé par l'âge

qui écrase et ramollit les carapaces les plus coriaces, il s'était assis à l'écart du monde pour trinquer à sa santé. Pieds et poings liés, il s'était volontairement laissé prendre au piège. Pour la dernière fois de sa vie, il avait choisi son destin. Dans ce combat rédempteur, aucune peine ne lui avait été épargnée.

Passant d'une pauvre bête à l'autre, René Arthaud ouvrit encore la cage à deux reprises avant que son visage maussade ne s'autorise un bref sourire. Les mains sur les hanches, il jubilait.

Quand les filles de la propriétaire arriveraient, d'abord Anna, puis, quelques jours plus tard, Nolwenn et Julie, les petits éclats d'os auraient disparu et plus rien ne marquerait l'endroit du sacrifice. Beausoleil en garderait le souvenir, certes, mais aujourd'hui encore il avait mérité son salaire. Ce soir, son corps oublierait les rhumatismes et les tensions.

Titubant jusqu'à la bouteille posée contre le mur, il cracha sur le gravier.

– Ici, c'est chez moi ! Chez moi, vous m'entendez ? Jamais vous ne réussirez à me faire partir. Jamais !

7 avril - 2 h 27

La portière claqua à travers la campagne endormie comme un coup de fusil. En rage, la jeune femme quitta la voiture sans se retourner, laissant son passager absorber le choc du coup de frein.

– J'en ai plus que marre, Dimitri ! Puisque t'es si malin, alors fallait pas me dire de tourner, un point c'est tout ! Comme d'habitude, t'as eu besoin de personne pour nous fourrer dans cette situation pourrie. Alors, s'il te plaît, arrête de tout me coller sur le dos !

L'homme extirpa sa longue silhouette du véhicule.

– Que les choses soient claires, Anna : tu vas me parler sur un autre ton, et tout de suite ! J'en ai plus que ma dose de tes conneries

d'enfant gâtée. T'as toujours raison, alors que t'es même pas foutue de lire une putain de carte !

Un coup de poing sur la carrosserie vint ponctuer sa remarque, faisant sursauter la jeune femme.

– Sérieux, la bagnole plantée au milieu de la route, comme ça, en plein virage ? Tu veux me faire disjoncter ou quoi ?

La jeune femme le fusilla du regard.

– Y a personne dans ce trou pourri, alors tu crains quoi ? Un bouchon ?

Prête à mordre malgré le danger, elle enchaîna.

– Je vais te dire : j'en ai ma claque de ces soirées pourries où tu fais le beau pour rien. C'était quoi, ce cinéma avec cette fille au bar ?

Levant les bras au ciel, elle mima des guillemets imaginaires.

– Hé ! les pétasses, admirez le coq qui se pavane ! Ouvrez grand les yeux, il arrive !

– Et c'est reparti ! Mais t'es complètement givrée, ma pauvre ! Tu souhaiterais que je m'excuse parce qu'une fille que je ne connais même pas a voulu m'allumer ?

– Non, mais tu t'entends ? Tu devrais avoir honte ! Comment tu peux te regarder dans une glace avec toutes tes conneries ? Dis-le franchement, si tu me prends pour une cruche ! L'autre jour, je n'ai rien dit, mais ce soir t'as atteint des sommets ! Alors, je t'avertis, c'est fini tout ça, tu m'entends ? Fini ! T'as grillé ta dernière cartouche. Et puisque t'es si malin, t'as qu'à te démerder tout seul ! J'en ai plus que ma claque de tes airs de beau gosse persuadé que le monde tourne autour de son pauvre petit nombril !

L'homme s'avança, mains ouvertes en signe d'apaisement.

– Allez, il est temps de retrouver le chemin de ce foutu gîte. On reparlera de tout ça demain, quand on sera redescendus sur terre et qu'on aura dessoulé.

– C'est ça ! Et pourquoi pas maintenant, espèce de dégonflé ? Peut-être que ça te ferait du bien de me dire la vérité tout de suite.

Indécis, il s'immobilisa, ne sachant s'il devait la suivre en direction des arbres ou retourner à la voiture.

– Allez, donne-moi les clés, je vais conduire.

– Tu penses sérieusement que tu peux me prendre pour une conne avec tous tes rendez-vous de boulot à des heures impossibles ?

Dimitri aurait préféré ne pas répondre, mais la sentence était sans appel. Il comprit qu'il devrait affronter la jeune femme. Son exaspération monta d'un cran.

L'idée de ce séjour en rase campagne n'était donc qu'un prétexte pour l'éloigner de Paris, pour régler ses comptes à l'abri des oreilles indiscrètes. Il n'avait pas vu la nasse se refermer, et elle allait le regretter.

– Donne-moi ces putains de clés ! Je ne suis pas un foutu chien-chien à sa mémère à qui on jette un os en caoutchouc ! Jusqu'à nouvel ordre, je fais ce que je veux de ma vie !

Puisque Anna dévoilait son vrai visage, pourquoi se priverait-il de lui expliquer sa façon de voir les choses ? Les femmes hystériques et possessives l'avaient toujours mis hors de lui, et un petit rappel ne lui ferait pas de mal.

– Tu crois vraiment que tu peux me faire chanter ?

Les yeux plantés dans les siens, elle le défiait ouvertement, faisant sauter le trousseau de clés d'une main à l'autre.

– C'est ça, ton plan ? Si je ne réponds pas, je rentre à pied ? Mais tu crois quoi ? Que tu vas faire la loi avec moi ? T'as déjà oublié notre dernière explication ?

– Enfoiré ! Je te préviens que t'as pas intérêt à me toucher ! s'insurgea Anna.

Une vague d'adrénaline vint s'ajouter à la précédente, faisant encore grimper la température. Jamais il ne se laisserait dompter par qui que ce soit, encore moins par une femme ! Et particulièrement celle-là ! Anna lui devait tout. En le rencontrant, elle s'était offert un carnet d'adresses sans limites. C'était son réseau qui lui

avait ouvert la voie, et sans son énorme coup de pouce, elle n'aurait pas vendu un seul de ses foutus tableaux. La laisser replonger dans le néant serait un plaisir. Elle comprendrait alors ce qu'il en coûtait de lui faire son numéro d'hystérique jalouse. Elle ferait face à la dure réalité du monde, qui veut que les pauvres ne laissent pas de traces.

D'accord, elle gagnait maintenant plus de fric que lui, mais grâce à qui ? Qu'il s'autorise une certaine liberté de temps en temps ne donnait à Anna aucun droit sur sa liberté. Cette nuit, il reprendrait la place qui lui incombait. Il redeviendrait un homme complet, sans bonne femme castratrice pour lui marcher sur les orteils.

Cette virée au casino n'avait été qu'une série de mauvais coups. D'ailleurs, l'idiote lui avait porté la poisse toute la soirée. À peine se remettait-il d'une perte qu'elle se collait de nouveau à lui pour que la malchance lui retombe dessus, à la puissance dix. En rencontrant Anna, il avait tiré la mauvaise pioche, et cette soirée en était une preuve criante. C'était Julie, la sœur, qu'il aurait dû brancher. Lui, qui ne se trompait jamais en matière de femmes, avait juste choisi le mauvais numéro. La ressemblance entre les deux sœurs était frappante – elles arboraient les mêmes cheveux blonds, la même silhouette élancée –, mais Julie n'aurait pas squatté sans cesse. Plus fine, plus distinguée, et surtout plus indépendante, elle aurait su ne pas le mettre en rogne. Avec elle, il aurait pu respirer sans avoir à rendre de comptes. Ensemble, ils auraient passé du bon temps sans s'obliger à plus.

Une expression mauvaise au coin des lèvres, il fit un pas en avant. Dans une minute, il serait assez près pour lui tomber dessus sans qu'elle puisse l'empêcher d'attraper les clés. Ensuite, il la planterait là, au milieu de nulle part. En pleine nuit. Pour une heure ou deux, histoire de lui faire comprendre qui tenait la barre.

Au loin, la lente progression d'un moteur deux-temps déchira le silence de la nuit. Rejetant cette intrusion, Dimitri réduisit encore l'espace qui le séparait d'Anna.

– Je t’aurais prévenue !

Dans les yeux de l’homme, les reflets de la nuit avaient supplanté toute trace d’amour. Les poings serrés, il aurait voulu effacer jusqu’au souvenir de cette femme qui le provoquait. Envahi par une nouvelle poussée de violence, il ferma les paupières pour ne plus penser aux clés qui le défiaient, pour ne pas imaginer ce qu’il ferait à cette folle, et pour oublier ce moteur nasillard qui envahissait ses pensées.

La forêt retint son souffle humide, une brève seconde de plus, pour ne pas entendre le cri ni la fureur qui se déchaîna ensuite.

Au petit matin, le jour qui se lèverait redonnerait vie à cet endroit oublié de tous. Une voiture passerait de temps à autre, inconsciente du drame de la nuit. Un nuage s’attarderait peut-être, pour une larme de circonstance, avant de reprendre sa course lointaine vers d’autres lieux, d’autres tragédies.

8 avril - 6 h 53

Nolwenn ferma les yeux et se laissa bercer par le calme de cette fin de nuit. La respiration profonde et régulière de son patient la réconfortait. Le visage marqué par le piétinement des années n’exprimait plus aucune crainte tandis que ses doigts experts caressaient le cathéter.

Heureuse, elle offrit son plus beau sourire à l’homme étendu, de ces sourires que l’on partage sans raison, juste parce que la vie est belle et que l’on n’attend rien en retour. Prenant sa main, elle en frôla le dos, à la manière d’une mère qui apaiserait son enfant, sans se presser, tendrement.

La jeune femme soupira de bien-être. Le futur de l’humanité tout entière se résumait à ça : un vieillard dans un lit, des doigts qui se réchauffaient mutuellement, deux inconnus qui affrontaient seuls un avenir que personne ne voulait contempler. Ici, la fin du monde

n'était qu'une question de temps. Aucun feu d'artifice n'illuminerait plus les pensionnaires. Encore quelques années d'allers-retours entre une salle commune jonchée de restes de passé et une chambre vide, puis tout prendrait fin. Ici, seule la télé débordait d'un futur radieux. Les pixels, dégoulinants de consommation enfiévrée, projetaient sur les regards voilés une illusion de vie qu'aucun des pensionnaires ne consommerait plus. Dans ce service de gériatrie, les promesses d'avenir ramenaient inexorablement à un filet de bave, qu'une main professionnelle épongeait de temps à autre pour sauvegarder les apparences. Trop imposantes pour être colmatées, les brèches de l'existence s'attaquaient sans relâche aux artères des corps épuisés, et chacun, dans sa chambre, affrontait sans le comprendre les dernières étapes qui menaient au-delà de la vie. À l'heure du grand plongeon, certains ouvriraient de grands yeux emplis d'effroi tandis que d'autres s'éloigneraient à petits pas tranquilles, promeneurs nonchalants, harassés et comblés d'avoir trop voyagé.

Dans un instant, Nolwenn quitterait les lieux pour une longue semaine de repos. Les murs lisses et le parfum entêtant de propreté lui manqueraient, mais se ménager optimiserait ses chances de grossesse.

Loin de la blancheur sépulcrale des néons et des seringues, elle avait rendez-vous avec ses sœurs, Anna et Julie. Ici, rien de spectaculaire ni de grandiloquent n'annonçait sa venue, mais tous sentaient sa présence. Aucun camion lancé hors de contrôle, aucune explosion. Ni tsunami ni tremblement de terre extravagant. Au hasard des couloirs, c'est au détour d'une analyse de sang ou d'un battement de cœur cahotant que la Grande Faucheuse se saisissait de ses victimes. Distribuait la maladie et les accidents en une farandole capricieuse, immense danse des canards dont personne ne sortait jamais indemne, la Mort se voulait précise, technique. Méticuleuse. Scientifique.

C'était en douceur qu'elle rattrapait les imprudents pour mieux dérégler les courbes et les statistiques. Jouant sans relâche avec le

registre des entrées, elle remplissait les lits solitaires selon sa propre logique raffinée. Dans ce labyrinthe à sens unique, la descente aux enfers se faisait au ralenti pour renouveler sans cesse le flot désordonné de ses victimes, qu'aucune médecine, qu'aucun miracle ne viendrait retenir. Fragiles et solitaires, les visages se figeaient une dernière fois avant de disparaître à leur tour.

Nolwenn caressa le long tube de plastique qui menait au bras flétri. L'œil de la jeune infirmière s'attarda un instant sur la poche de liquide physiologique et le robinet qui la prolongeait, porteur de réconfort et de bien-être.

La chambre de M. Galibert, la 42, serait la dernière de sa tournée. Avec ses mains chaudes et ses souvenirs toujours plus nombreux, il avait été l'un des rayons de soleil de ce couloir. Avec lui, chaque matin avait été un nouveau départ vers le monde d'autrefois, celui d'un vieil homme redevenu jeune et fringant, beau comme un album photo relié de cuir souple. Malgré les épreuves, il avait su garder entrouvertes les pages du monde d'avant, celui qu'elle n'avait jamais connu. Joyeux et coloré, loin des crachats verdâtres, souvenirs d'anciennes cigarettes mal éteintes.

Le Gérard Galibert d'alors n'avait pas le cœur qui flanchait, il ne s'effondrait pas dans les supermarchés de quartier sous les regards encombrés de pitié de circonstance. Comme pour un chien fatigué, enfin terrassé par la vie, ses quatre-vingt-dix années de voyage s'achèveraient dans ce lit. Aujourd'hui.

Pourquoi remonter la pente de la vie quand tout ce qui en avait fait le sel était enfermé dans une misérable poignée de souvenirs sépia ? Pourquoi s'acharner quand la vie ne se résumait plus qu'au portrait fané d'une femme sur une pierre tombale que plus personne ne visitait ?

M. Galibert piaffait d'impatience pour cette fin qui approchait. Depuis ce jour maudit où il s'était effondré, frappé en plein cœur par cette caissière insensible, le supplice n'avait que trop duré. Humilié publiquement par une vessie mal maîtrisée, il n'aspirait plus

à rien. Dans son regard, dans sa façon de rejeter les dernières miettes que le monde lui accordait, Nolwenn avait décrypté le message silencieux qu'il lui avait envoyé. Sans une parole superflue, il l'avait émue et elle avait accepté la mission qu'il lui avait confiée. Assez âgé pour ressembler à tous les grands-pères du monde, il n'était plus désormais que l'ombre de lui-même.

Reposant la main rêche du vieillard endormi, elle s'attarda un instant sur la respiration chancelante, puis lui adressa un dernier sourire.

Plus jamais elle ne l'entendrait raconter les rires fuyants de ces gamins qui sonnaient à sa porte. Plus jamais il n'évoquerait ces instants précieux qui, mis bout à bout, tissent le fil d'une existence. Guidée par l'habitude, la seringue alla se ficher dans le robinet qui prolongeait le cathéter.

Ce matin, Nolwenn était seule. Aucun regard indiscret ne viendrait la détourner de sa tâche. Dévouée à son art, elle avait choisi d'agir pour ne plus laisser ses patients glisser sur la patinoire du temps sans leur tenir la main. Contrairement à ses collègues les plus anciennes qui, pansement après pansement, un comprimé après l'autre, s'étaient transformées en automates du soin, jamais elle ne deviendrait une simple experte institutionnalisée qu'aucun sentiment ne vient plus perturber.

Épuisé, le corps du vieil homme se détendit enfin, sans crainte, sans douleur. Apaisée, la jeune femme empocha la montre en or posée sur la table de nuit.

9 avril - 15 h 54

L'homme la dévisagea. Comment pouvait-on se perdre sur cette route ?

– Beausoleil, c'est pas compliqué. Vous faites demi-tour et vous longez la rivière jusqu'au prochain embranchement. Vous verrez,

c'est tout droit... enfin, ça tourne un peu, mais vous voyez ce que je veux dire. Si vous suivez mes instructions, y a aucune raison de se faire de bile, vous ne vous perdrez plus. Le truc, c'est de rejoindre la départementale, à cinq kilomètres d'ici. Et pour ça, faudra tourner à droite dès que vous le pourrez. Attention parce que, si vous dépassez l'embranchement, vous retomberez sur la ville.

Julie fronça les sourcils, un peu désorientée par ce fouillis d'instructions jetées pêle-mêle. Quand l'employé de mairie de ce minuscule village s'était plié en quatre pour la guider, elle avait remercié sa bonne étoile et rengainé sa mauvaise humeur.

– Vous avez de la chance parce qu'il passe plus grand monde par ici. Vous auriez pu tourner longtemps sans croiser âme qui vive !

Julie réfréna son envie de tourner les talons. Son deuxième voyage vers ce qu'elle avait surnommé la « ferme familiale » s'achevait par une déroute. Donnant raison à la petite voix qui lui avait suggéré, puis ordonné de faire demi-tour, elle s'était perdue. L'idée d'abandonner son club de sport pour une longue semaine la rendait nerveuse, et le SMS de sa sœur Anna, annonçant qu'elle ne viendrait pas, avait fini de la convaincre que cette escapade ne serait qu'une série de galères.

Quand sa mère avait hérité de cette foutue ferme, trois ans plus tôt, personne n'avait cru qu'elle la conserverait. L'ensemble du domaine dessinait une presque île escarpée, comme une virgule accrochée au néant, posée sur une étendue d'eau que rien ne traversait. L'accès s'y faisait par un chemin boueux qui, en se détachant sans prévenir de la départementale, allait s'égarer dans la forêt.

Perdus au milieu des arbres, le bâtiment principal et l'espèce de grange qui l'accompagnait avaient pourtant inspiré leur mère, qui avait transformé la propriété en gîte rural.

Incapable de prendre du recul, elle s'était obstinée, allant jusqu'à renouveler le contrat du gardien inutile, au cas où d'hypothétiques touristes auraient eu l'idée saugrenue de venir s'enterrer dans ce trou perdu.

– Vous êtes la première de l'année à me demander le chemin de Beusoleil, continua l'inconnu derrière son comptoir. C'est incroyable, mais depuis que le gîte a vu le jour, personne à ma connaissance n'a pris le temps de s'y arrêter, à part peut-être l'ambulance le jour où un ouvrier est allé se fourrer on ne sait trop comment au fond du puits. Je vous le dis, c'était encore un sale coup pour la fanfare !

L'homme s'anima, comblé par l'intérêt de la belle inconnue.

– Tu parles d'une histoire ! Tout le monde n'avait plus que ça à la bouche pendant des mois. Soi-disant qu'il serait tombé tout seul. Moi, je vous dis que c'étaient encore des travailleurs clandestins. Vous savez, ceux qui viennent bosser pour des clopinettes et qui engloutissent tout ce qu'ils gagnent dans la picole ! Mais bon, vous êtes probablement au courant.

Posant un œil inquiet sur la visiteuse, il se ravisa.

– Vous connaissez l'endroit ?

– Il appartient à ma mère.

L'homme ouvrit grand la bouche, saisi par la nouvelle.

– C'est plus l'ancien qui y habite ?

– Si, mais la propriétaire, c'est elle.

– Grand bien lui en fasse. Si vous voulez mon avis, c'est pas un endroit pour vivre !

Prenant des airs de conspirateur, il se pencha vers Julie.

– Le gardien, c'est quelqu'un de votre famille ? Vous le connaissez ?

Elle secoua la tête.

– Vous m'avez fait peur. Je vous le dis, ce vieux bonhomme, il m'a pas l'air bien net. Si je peux vous donner mon avis, je serais qu'à moitié étonné de découvrir qu'il a déjà fait de la prison ou un truc de cet acabit. Il rôde par ici de temps en temps. Je peux vous dire qu'avec sa mobylette, on l'entend arriver, ça, c'est sûr !

L'homme ferma les yeux à demi, comme pour partager un secret interdit.

– À une époque, il venait tout le temps. C’était devenu une obsession ! Il voulait tout savoir sur le passé, vous savez, les histoires d’avant, quand Beausoleil s’appelait Malaterre, la terre mauvaise. Y a pas un habitant du coin qu’a pas eu droit aux questions du vieux cinglé. Il s’incrustait partout, à tel point que tout le monde a fini par s’en méfier. C’est vrai, non ? J’ai toujours entendu ma mère répéter qu’à force de retourner la terre des autres, on finit toujours par tomber sur un os. Eh bien, croyez-moi, elle avait bien raison. Y a des choses qui doivent rester là où on les a mises, et plutôt deux fois qu’une.

L’inconnu hésita.

– Si vous venez ici pour vous faire peur, vous allez être servie ! À ce qu’il paraît, la ferme, elle est un peu... comme qui dirait hantée, vous voyez ? Ou plutôt, c’est comme si elle avait une âme, mais pas de celles qui portent bonheur.

Le regard de l’homme se perdit derrière Julie.

– Quand j’étais gamin, on entendait déjà parler de Beausoleil comme d’un drôle d’endroit. Ma mère, elle disait que, si on n’était pas sages, alors elle nous y enverrait ! C’est pour vous dire ! Tenez, je me rappelle qu’on allait à la pêche derrière le bois et qu’il fallait passer devant pour atteindre le bras de rivière, vous savez, là où les deux cours d’eau se rejoignent pour n’en former plus qu’un. Au bout du chemin, on aurait pu se croire sur une île perdue, et pour des gamins, c’était dément, un peu comme de découvrir un nouveau monde !

Julie visualisa l’endroit dont il parlait et réprima son envie de rentrer à Paris.

– Par ici, tout le monde sait que ça a commencé au Moyen Âge, continua l’homme, et maintenant qu’on a Internet, on pourrait organiser des visites guidées. Plein de gens seraient prêts à dépenser des fortunes pour leur dose de frayeur. Faudrait en parler à votre mère. Avec ça, on relancerait le commerce, comme dans ce village dans le Sud, vous savez, Bugarach ! Bon, ici, on n’a pas d’extraterrestres, mais on pourrait utiliser le vieux, non ?

Lassée, la jeune femme recula discrètement jusqu'à la porte d'entrée sans prêter attention au monologue qui la poursuivait. Les trois cent cinquante kilomètres de ligne droite l'avaient usée, sans parler des nationales qui avaient suivi. Les délires mystiques de ce parfait inconnu n'arrangeaient rien.

À force de vivre dans une grande parade de bisounours idéalistes, sa petite sœur avait perdu tout sens des réalités. Organiser des retrouvailles dans le bled le plus paumé de la planète, en plein mois d'avril, relevait de la folie. Quant au bonheur, le SMS d'Anna était bien la preuve qu'elle était loin d'avoir touché au but.

Julie s'engouffra dans sa voiture. Sur l'écran de son téléphone, le message de sa petite sœur n'avait pas changé : *Salut les filles. Finalement je ne resterai pas. Dimitri est un abruti et j'en peux plus, désolée. Anna*

Elle soupira de dépit. À sa place, jamais elle n'aurait laissé un mec pareil s'éloigner de plus d'un mètre.

9 avril - 16 h 48

Yann réprima un bâillement et sortit le paquet de tabac à rouler de la boîte à gants. Une cigarette ne lui ferait pas de mal et Nolwenn comprendrait le message sans qu'il ait à lui demander de s'arrêter. La route depuis Paris avait été longue et il profiterait de la pause pour observer de plus près les grands arbres monotones qui défilaient.

Nolwenn s'était toujours abstenue du moindre reproche à ce sujet. Avec ce qu'elle voyait passer à l'hôpital, elle aurait eu de quoi lui asséner des vérités à n'en plus finir, mais elle avait renoncé avant même de commencer. À quoi bon ? Toujours prête à aider son prochain, elle comprenait les autres et les acceptait sans jugements. Et c'est pour ça qu'il l'aimait. S'il l'avait laissée faire, elle lui aurait même roulé ses cigarettes pour le rendre heureux.

Elle appréciait tout particulièrement ces moments de calme, quand chacun d'eux se penchait sur les pensées de l'autre et que le temps se prélassait en longues bouffées grisâtres.

Le jeune homme tourna la tête vers sa compagne. Avec son teint clair et ses cheveux couleur des blés, elle l'avait émerveillé dès le premier instant. Lui, dont les ancêtres avaient cultivé les oliviers, se demanda un instant ce que le mélange de leurs deux peaux donnerait, avant de se reprendre. Encore faudrait-il qu'il accepte de lui faire un bébé ! Mais rien n'était moins sûr et il se réservait les prochains jours pour se plier ou non aux exigences de Nolwenn.

Évidemment, de son choix dépendrait la survie de leur couple. Pourtant, il hésitait encore. En le poussant à s'engager, Nolwenn faisait de lui son otage. S'il prenait la mauvaise décision, il perdrait pour toujours sa liberté. Dans le cas contraire, il serait contraint de la reprendre. Pourtant, il en convenait, cet enfant l'obligerait à relever la tête pour regarder au-delà de son propre horizon, là où sa jambe trop courte ne le mènerait jamais seule.

Loin de ses cours de philo et de ses élèves, que vaudraient Épicure ou Aristote face à un bébé qui braille à tue-tête parce qu'il a faim, froid ou chaud ? Que deviendraient ses belles tirades sur la conquête de la sagesse s'il découvrait qu'il s'était trompé ? Comment pourrait-il se porter garant d'un futur qui n'était pas le sien ? Est-ce que cette vie qu'il offrirait mériterait le voyage ? Lui qui n'envisageait pas l'existence sans un étonnement permanent, ne risquait-il pas de s'enliser dans des marécages de couches trop pleines ?

Interrompant le flot de ses pensées, les doigts de Nolwenn se posèrent sur son bras.

– Dès que je trouve un endroit pour me garer, tu pourras aller polluer la nature autant qu'il te plaira.

Le cœur de Yann s'emballa. Cette femme aurait mérité qu'on meure pour elle, et lui, il hésitait encore à lui prouver son amour. Après tout, il ne serait pas le premier à se lancer ! Faire un enfant

ne serait que la conclusion logique de leur engagement l'un pour l'autre. Leur couple venait de traverser une période difficile, et en évitant le sujet, ils n'avaient qu'ajourné le moment où chacun recollerait les morceaux de l'accident qui avait pulvérisé leur vie, deux ans plus tôt.

Yann glissa la main entre la ceinture de sécurité et sa hanche. Quand on lui avait enlevé ses béquilles pour les remplacer par cette drôle de démarche de travers, il avait fallu tout le courage de Nolwenn pour l'aider à surmonter l'épreuve. C'était sa volonté sans faille qui les avait ramenés sur le plancher des vaches, pas les médecins. Sans elle, il n'aurait pas trouvé la voie de la guérison.

Nolwenn ne le lui aurait jamais avoué, mais elle le trouvait presque mignon avec sa démarche de vieux. Lui, qu'elle avait appris à aimer quand il courait et sautait partout, avait laissé la place à ce jeune homme à l'allure chaloupée qu'elle admirait toujours autant. Son corps, sa chair lui criait qu'elle voulait un bébé de lui et qu'un jour, bientôt, il se laisserait convaincre. Yann n'en avait pas encore conscience, mais il serait un bon père. Elle, qui passait ses nuits à bercer des vieillards, se plaisait à façonner mentalement le petit être miniature qu'elle porterait dans son corps. Abreuvé des paroles d'anciens sages barbus et morts, leur enfant ne jouerait peut-être pas au foot avec son père, mais ensemble ils savoureraient le nectar de la connaissance. S'il le fallait, c'est elle qui irait taper dans le ballon avec leur champion ou leur championne !

La portière s'ouvrit sur la campagne humide.

– C'est quand même étrange qu'Anna organise ces retrouvailles au vert pour ensuite nous faire faux bond comme ça, souffla le jeune homme entre deux bouffées.

Prenant le temps d'une grande inspiration, Nolwenn s'étira sans hâte avant d'acquiescer, songeuse. Que sa sœur, d'habitude si proche, se soit contentée d'un simple SMS pour lui annoncer la nouvelle la surprenait. La barrière de son répondeur, véritable mur de silence qui ne rappelait jamais, l'inquiétait. Et malgré les propos

apaisants qu'ils avaient échangés, Yann et Nolwenn partageaient, sans le dire, la même appréhension.

Peut-être était-il encore temps de trouver une excuse pour faire demi-tour. Après tout, l'appartement ne serait pas si mal pour se retrouver rien qu'entre eux, loin du monde. Et ce serait aussi l'occasion d'aller rendre une visite à Anna.

– S'ils nous cassent les pieds, on se barre, lança-t-elle enfin. On n'est pas là pour se laisser envahir par Dimitri et ses idées de facho. Bon, maintenant que ma sœur l'a largué, il fera moins le malin, je peux te le dire. Mais ça aurait été tout de même plus simple qu'il reparte avec elle.

Impassible, Yann alluma une nouvelle cigarette. Il affronterait sans ciller les conversations insipides et les remarques désobligeantes de Dimitri. Pour Julie, il laisserait tout simplement glisser les feuilletons à rebondissements dont elle avait le secret. Il n'écouterait pas les tirades interminables sur sa vie sentimentale ratée.

Yann avait cessé de vouloir changer le monde. Absorbé par sa cigarette, il se contenta de sourire à Nolwenn, qui le fixait sans comprendre qu'elle aussi attendait beaucoup trop de lui, et de la vie en général.

– À l'intérieur, ils sont secs et tristes. Ils nous détestent pour ce que nous sommes, pour la force que nous avons et parce qu'on s'en fout de leur fric et de leur réussite. Dimitri avec sa galerie d'art et ses bagnoles, Julie avec sa collection de mecs et son club de sport. Tu sais, dans la vie, il y a ceux qui roulent juste en dessous des vitesses autorisées et ceux qui les dépassent d'un petit rien pour se donner l'illusion du frisson. C'est une philosophie. Il y a aussi ceux qui te doublent et se collent devant toi pour t'obliger à ralentir. Et ceux-là, il faut s'en méfier comme de la peste, car ils ne sont pas là pour avancer : ils sont là pour te nuire. Et Dimitri en fait partie.

Nolwenn le gratifia d'un sourire. L'analogie était parfaite.

— Dès que tu voudras rentrer à la maison, tu n'auras qu'à me le dire, d'accord ?

Quand le moteur redémarrera, la forêt tout entière se figea, inquiète et attentive.

9 avril - 17 h 21

L'apparition des bâtiments, au détour du chemin, ramena Nolwenn à ses souvenirs, trois ans plus tôt. Les travaux avaient ajouté au lieu un air de modernité digne d'un catalogue de vacances. Avec ses grandes baies vitrées ouvertes sur la cour, la grange respirait désormais la jeunesse et la lumière. En face, la petite ferme, identique à l'image qu'elle en avait gardée, ajoutait sa note d'authenticité. Entre les deux, la cour aux gravillons bien entretenus, rehaussée de son puits, accentuait le tableau idyllique.

Comme pour compléter la carte postale, Dimitri et Julie les attendaient devant le gîte, un peu raides et faussement enjoués.

Nolwenn, agacée, passa à l'offensive sans préambule.

– Alors, comme ça, Anna est repartie ?

Le coup porta.

– Une urgence. Tu sais ce que c'est, Nono, avec les acheteurs qui se décident au dernier moment et qui veulent absolument rencontrer l'artiste. Elle doit s'adapter, mais elle n'en aura pas pour long. Et puis ça lui fera une excuse pour gonfler un peu la note. Elle m'a affirmé qu'elle vous appellerait dès qu'elle en trouverait le temps.

Brandissant son téléphone comme une preuve irréfutable de ce qu'il avançait, Dimitri s'autorisa une grimace.

– Le problème, c'est qu'ici, dans ce patelin de fin des temps, rien ne passe !

Julie balaya les bâtiments d'un regard navré.

– Cet endroit est exactement comme dans mes souvenirs. Vieux et triste, mais avec un peu de vernis pour masquer les relents de purin. Quand je pense à la fortune engloutie dans les travaux de rénovation, ça me donne la nausée !

– Merci d’être venus quand même, enchaîna Dimitri. Depuis qu’elle m’a abandonné ici, tout seul et sans voiture, je commençais à trouver le temps long. Franchement, j’ai cru que j’allais péter un plomb ! Impossible de capter quoi que ce soit sans se déplacer jusqu’à l’autre côté du lac, en passant par le pont. Je vous montrerai. Vous verrez, c’est pas la porte à côté et c’est sportif ! Et je vous préviens, on ne peut pas vraiment compter sur le gardien pour se divertir. Dans le genre alcoolo déjanté, on tient là un champion toutes catégories ! D’ailleurs, tenez, quand on parle du loup ! Ne vous retournez surtout pas, il est justement en train de nous mater par la fenêtre.

Les têtes pivotèrent de conserve vers la ferme.

– Ce mec passe ses journées à tourner partout avec sa mobylette et son fusil ! Un vrai rodéo. Vous allez voir le cirque ! Il roule, il stoppe, il met la béquille et il inspecte les environs pendant des plombes, comme si c’était une question de vie et de mort. Ensuite, sans raison apparente, il redémarre pour recommencer son numéro un peu plus loin. Un vrai dingue !

Tous les regards se portèrent sur la vieille Peugeot gris-bleu délavée, oubliée près de la ferme. Manifestement d’un autre âge, elle avait connu des jours meilleurs, quelques décennies plus tôt.

– Et le soir, c’est encore pire ! Il se passe des cassettes de corrida en boucle ! Je vous jure, il me les a montrées ! Franchement, un type pareil, si ça n’existait pas, il faudrait l’inventer !

Julie plissa les yeux. La silhouette blafarde qui se détachait de la fenêtre ne lui disait rien qui vaille. Inconsciemment, elle se rapprocha de Dimitri. Si les choses tournaient mal, c’est vers lui qu’elle irait chercher refuge.

De l’autre côté de la cour, la porte de la ferme s’ouvrit sur une main joviale suivie de près par le vieil homme. À peine plus voûté que dans leurs souvenirs, il n’avait pas changé. Malgré le poids des années, posées sans ménagement sur ses épaules, son pas alerte suggérait qu’il pouvait être bien plus jeune que les quatre-vingts ans qu’on lui attribuait.

– Ravi de vous revoir. Soyez les bienvenus sur notre île, comme on dit par ici. J’espère que vous avez fait bon voyage.

S’avançant vers Nolwenn, il planta son regard dans le sien, la clouant sur place. Aucune chaleur n’accompagnait le sourire figé qu’il lui adressait.

– Votre mère m’a averti assez tard, mais rassurez-vous, tout est en ordre pour vous accueillir chez vous. C’est un réel plaisir.

La jeune femme frissonna. Les iris du vieux affirmaient le contraire. Rien dans sa gestuelle ne collait avec les paroles prononcées, et le contact prolongé de sa main dans la sienne la glaça. Un signal d’alarme s’alluma au plus profond de sa conscience. Son instinct, qui ne l’avait jamais trompée, lui criait de remonter dans la voiture et de déguerpir tant qu’elle le pouvait encore. Cet endroit et cet homme portaient en eux le parfum du danger.

– Je vous laisse vous installer. Je sais que vous êtes tous bien occupés et que le temps vous est compté.

L’homme balaya la cour d’un regard en biais avant de reprendre, dans un murmure :

– Mais ne l’est-il pas pour chacun de nous ?

Un silence gêné parcourut l’assemblée, enfin rompu par le vieux, qui s’éloignait déjà.

– N’oubliez pas de passer le bonjour à votre mère, quand vous la reverrez, ainsi qu’à votre sœur. J’ai à peine eu le temps de l’apercevoir qu’elle avait déjà disparu.

Malgré la vague parfumée à la rose qui vint percuter ses narines, Nolwenn ne put réprimer un frisson inquiet. Contrairement aux vieux de son hôpital, qui abusaient de l’eau de Cologne, René Arthaud n’attendait pas la mort, il la propageait. En le regardant disparaître derrière la porte de la ferme, une certitude s’imposa à elle : le malheur frapperait bientôt dans leurs rangs, et cet homme en serait le bras armé.

9 avril - 19 h 30

À peine avait-elle franchi le pas de la porte que les sensations étaient revenues, intactes. Malgré les travaux qui avaient métamorphosé le rez-de-chaussée, l'étage respirait les mêmes notes de couleurs boisées qu'auparavant. Nolwenn savait que la nuit lui apporterait les bruits caractéristiques d'un plancher qui grince. Le sourire aux lèvres, elle espéra entendre de nouveau la chouette effraie, qui la réveillerait à trois heures du matin, ou encore la cloche lointaine qui marquerait le renouveau du jour qui s'annonçait.

Nolwenn extirpa sa nouvelle montre de sa poche. Caressant le cadran du bout des doigts, elle savoura le contact froid et lisse qui la liait encore au vieil homme disparu. Elle seule comprenait la valeur affective de ce vestige d'une vie passée, du temps où son propriétaire était encore un homme pressé, avec des contraintes et un planning à respecter.

Quand l'heure serait venue de transmettre ce trésor d'un autre temps, unique vestige de toute une vie, elle parlerait de son ancien propriétaire. Comme on passe un flambeau, elle ramènerait à la surface un peu de ce passé éteint, que les années s'étaient acharnées à effacer à grands coups de faucille rouillée.

Gérard Galibert et tous les patients du monde l'aidaient à transmettre la vie. Ils étaient les anneaux d'une chaîne que rien ne pouvait briser, immense cavalcade de battements de cœurs, à laquelle elle ajouterait bientôt un nouveau maillon. Le visage de Nolwenn s'éclaira. C'était ici, entre les draps de cette chambre, que le miracle s'accomplirait à nouveau, comme pour tous ceux qui les avaient précédés.

Bien avant leur arrivée, des gens avaient vécu sur cette terre, bravant la nature inhospitalière pour aller de l'avant et transmettre l'avenir à leurs descendants. Surmontant les obstacles qui se présentaient, des générations entières s'étaient abreuvées à ce puits et y avaient trouvé la force de vivre. Des hommes avaient franchi le

porche de cette demeure pour aller combattre à l'Est tandis que des femmes au cœur lourd les avaient regardés s'éloigner vers un horizon sans fin. Des enfants étaient nés derrière ces portes, d'autres y avaient baissé les paupières pour toujours, arrachés à leur vie par un caprice du hasard ou l'injustice d'un Dieu arrogant. Ces bâtiments portaient en eux l'histoire d'existences oubliées vouées au travail, à l'amour ou à la mort. Entre ces murs, dans cette cour, la vie était passée pour y marquer chaque pierre de son empreinte.

En pénétrant de nouveau sur ces terres, Nolwenn avait saisi l'attachement que portent les paysans à leur histoire, à leurs pierres. En ces lieux, comme à l'hôpital, les silences entrouvraient les portes qui reliaient le passé et le futur, et c'était ici que Yann et elle s'uniraient pour offrir une nouvelle chance à la vie.

9 avril - 20 h 02

À l'écart des conversations du salon, Yann contemplait son téléphone avec une pointe d'amusement. Aucun message, rien, à part une barre hésitante qui s'affichait parfois sur l'écran, témoignage lointain de la civilisation. L'idée de s'isoler du reste de l'humanité l'apaisait. Sans le bruit des voix de Dimitri et de Julie, il aurait pleinement savouré cet instant de répit.

En posant des limites à l'horizon, qu'il croyait infini, son accident lui avait laissé un goût amer. Englué dans sa léthargie morbide, il s'était d'abord laissé prendre au piège que lui avait tendu son corps, avant de se rebeller. Maintenant, il savait qu'il voulait aller mieux, vraiment. Pour lui, égoïstement, malgré sa démarche de métronome dérégulé.

Cette semaine serait une formidable opportunité pour accorder ses principes à la réalité. Lui, qui ressentait à qui voulait l'entendre que la raison devait toujours dominer les passions, que l'épanouissement de chacun ne dépendait que de la façon toute personnelle

avec laquelle on choisissait le bon côté de la vie, voilà qu'il en profiterait pour se remettre lui-même à niveau.

Perdu dans ses pensées, Yann n'entendit pas immédiatement la voix de Dimitri.

– Hé, Yaya, si tu trouves un verre, je suis partant !

Tous deux savaient que ce surnom stupide le contrariait. Résigné, Yann détourna le regard pour ne pas répondre. Faire comprendre à Dimitri que les autres existaient et qu'ils avaient droit au respect s'avérerait aussi difficile que d'expliquer l'accord du participe passé à un poisson rouge ou de faire rire une méduse.

Contournant l'immense plan de travail transformé en bar, Dimitri plongea la tête dans l'imposante armoire réfrigérée.

– Vous ne croyez pas que c'est le moment de mettre les glaçons au frais ?

Yann s'autorisa un sourire. Nolwenn et lui étaient venus se retrouver et penser à l'avenir, et Dimitri et Julie ne leur gâcheraient pas leur semaine de repos. Quant au bébé, rien ne pressait. Nolwenn patienterait.

9 avril - 21 h 31

Comme autrefois, lorsqu'il préparait son paquetage, René inspira profondément pour refouler la sensation d'urgence qui ne le quittait plus. Trois jours seulement les séparaient de la date fatidique. La calamité qui rongait cette terre reprenait vie, le titillant sans relâche de ses doigts sales, posant un œil sec sur les habitants de cette ferme.

Le vieil homme s'agrippa au cuir épais de son grimoire. Il avait tout prévu, tout planifié. Cette année, comme les précédentes, les formules familières accompliraient des miracles. Ce livre, gardien de secrets plus anciens que son ennemi, serait leur arme et leur bouclier. Avec lui, il affronterait l'indicible et sortirait vainqueur de l'épreuve qui s'annonçait.

Loin d'imaginer dans quel pétrin ils avaient mis les pieds, les quatre envahisseurs, Dimitri, Nolwenn, Yann et Julie, ne reparti-raient pas sans entrouvrir les portes d'un malheur sans limites. Tous, à leur manière, portaient en eux une menace, un terrible se-cret dont il ne voulait rien savoir.

Cette année, le cauchemar s'était présenté avec un peu d'avance sur l'horaire. La disparition de la plus jeune des sœurs n'était que le premier coup d'une terrible partie de chasse, un avertissement qu'il avait interprété comme il se doit.

Inquiet, René traversa la pièce jusqu'à l'entrée, vérifia les verrous et les rideaux, et attendit que les voix, qui lui parvenaient de la cour, s'éloignent. Personne n'entrerait chez lui sans qu'il l'y autorise. Les fusils derrière la porte apporteraient une réponse que viendrait compléter la magie. Aucune ombre ne glisserait sa patte sous le battant, aucun diable ne viendrait murmurer à son oreille. Le 12 avril, il serait prêt !

Refermant la porte qui le séparait de la cuisine, il se libéra de ses vêtements, derniers vestiges de cette civilisation qui refusait d'ouvrir les yeux sur l'impensable.

Tracé à la craie à même le sol, un pentagramme, éclairé de cinq bougies, attendait que le rituel prenne vie. S'agenouillant en son centre, René Arthaud leva les bras au ciel. Dans sa main, une ai-guille de couturière.

– Par la terre, l'air, l'eau, le feu et l'esprit, que ce symbole tracé sur mon corps repousse le malheur et imprègne d'une force nou-velle les habitants de ce lieu !

Posée contre son cœur, la minuscule pointe trouva son chemin sur la poitrine décharnée, faisant peu à peu apparaître, en pointillés écarlates, une étoile à cinq branches. Satisfait du résultat, René en-globa le tout dans un cercle large et profond, avant de s'affaler, em-porté par l'alcool qui courait dans ses veines.

9 avril - 21 h 31

Dimitri bondit en avant, stupéfait. Le parasite qu'il avait pourchassé pendant deux jours avait refait surface dans les bras de Nolwenn.

– Je me suis ruiné la santé à le foutre dehors et le revoilà ! Mais c'est une blague !

Pour toute réponse, l'animal, un chat noir, fixa chacun des occupants de la pièce d'un regard profondément satisfait. Du haut de l'escalier, il les surplombait avec l'assurance d'un maître de maison.

– Vous allez voir, quand il miaulera au milieu de la nuit comme si on l'étripait, vous ne le regarderez plus du même œil, protesta encore Dimitri, qui reculait.

La main qui caressait l'animal le faisait bouillir. Les ronronnements hypocrites n'étaient qu'une ruse de plus pour mieux les manipuler. Mais les yeux plissés qui le fixaient ne l'impressionnaient pas. Jamais il ne se soumettrait.

Comme la veille et le jour précédent, chacun soutint le regard de l'autre, conscient de sa propre supériorité. La mine sombre, le jeune homme se demanda pourquoi il n'était pas reparti quand il en avait eu l'occasion. La voiture d'Anna l'aurait conduit sans encombre jusqu'à son appartement. Là, il aurait repris le cours de sa vie, loin de ces abrutis et de leur foutue bestiole.

Inconsciente du danger, Julie tendit la main vers la douceur annoncée du pelage lisse. Aussitôt, la boule de poils noirs se hérissa et cracha, plantant ses griffes acérées dans la chair du bras offert pour y laisser trois lignes parallèles.

Profitant du tumulte, le chat se jeta sous une armoire aux pieds imposants, aussitôt prise d'assaut par Dimitri, armé d'un balai.

– Putain de saloperie, viens là que je te fasse passer l'envie de nous prendre la tête ! Tu vas voir ce que ça fait de se faire emmerder sans raison !

Nolwenn s'interposa, repoussant le balai pour se poster entre l'homme et l'animal. Sans un mot, elle s'agenouilla et posa les

mains au sol, barrant définitivement tout accès à Dimitri. Sous le buffet, deux iris perçants les fixaient, bien décidés à vendre chèrement la peau qui les abritait.

Comme hypnotisé par les murmures apaisants de la jeune femme, le chat cessa peu à peu de souffler. Dispersant la peur et la colère, elle laissa l'animal venir à elle, centimètre après centimètre, l'encourageant sans jamais perdre patience malgré les remarques irritées de Dimitri.

Chacun retint son souffle. Subjugués par la confiance de la jeune femme, tous comprirent que l'animal sortirait bientôt de son repaire.

Le visage de Julie s'illumina soudain devant la boule de poils noirs qui quittait son refuge. Le don de sa sœur l'avait toujours intriguée. Toute petite déjà, Nolwenn apaisait les plus récalcitrants des chiens qu'elle croisait dans la rue. À son contact, les fauves dépressifs cessaient de tourner en rond dans leur cage. Partout, les animaux venaient à sa rencontre pour une caresse de cette Blanche-Neige des temps modernes. Ce talent hors du commun avait d'abord provoqué la frayeur de ses parents, puis l'admiration de tous.

Dimitri jeta un regard fatigué sur le groupe. Que Nolwenn se donne en spectacle sous les encouragements de son nabot de petit copain ne le surprenait pas, mais que Julie applaudisse des deux mains le mettait hors de lui.

Depuis la fameuse nuit où tout avait basculé, ce chat l'avait persécuté. Après la dispute avec Anna, et tout à sa joie d'avoir enfin retrouvé la ferme, il n'avait perçu le regard sournois du prédateur qu'en entrouvrant la porte du gîte. La sale bête était là, couchée, à l'attendre patiemment, allongée sur la margelle du puits, comme pour lui demander de justifier son retour sans Anna. Depuis, l'animal rôdait, lui reprochant sa solitude, malgré les pierres et les tentatives de coups de pied.

9 avril - 22 h 45

Ramené à la réalité par la douleur, le vieux se releva péniblement. Plus que sa poitrine, c'était son genou droit qui l'avait réveillé, souvenir douloureux des sauts en parachute de sa jeunesse.

Secouant la tête, il tenta de reprendre ses esprits, chassant l'image lancinante de cette fille, Anna, qui l'accablait. Avec sa disparition, le destin avait ouvert le bal bien avant l'heure. Bien qu'il ne garde aucun souvenir de cette fameuse nuit, son esprit lui criait que quelque chose de grave s'était produit. Elle n'était pas simplement repartie à Paris.

Jetant une poignée de gros sel en direction de chacun des points cardinaux, il reprit ses incantations là où il les avait laissées. Parce qu'aucun malheur n'était survenu au cours des deux dernières années, il avait cru la bataille gagnée. Le dernier à avoir subi la colère de ce lieu, un ouvrier chargé de la réfection du gîte, s'en était tiré avec une bonne frayeur, rien de plus.

Personne n'avait compris comment il avait pu basculer par-dessus le rebord du puits et s'en sortir. L'homme, choqué, n'avait aucun souvenir, et tous avaient conclu à un évanouissement passager. Mais René savait. Pourtant, comment le leur dire ? Et comment ne pas faire le lien entre la date, un 12 avril, encore, et l'accident ?

Alors, il avait redoublé de précautions, éliminant toujours plus d'animaux, multipliant les exorcismes et se procurant toujours plus d'armes et de munitions. L'année suivante, aucun événement n'était venu perturber sa vie... pour mieux l'endormir.

Désormais, il ne se laisserait plus prendre au dépourvu. Le puits et ses émissaires seraient attendus de pied ferme, quelle que soit la forme qu'ils prendraient, qu'ils soient humains ou non.

Portant la bouteille à ses lèvres, il la vida d'une traite. Tout autour de la ferme, menaçants et nombreux, des animaux se dirigeaient vers le puits. L'ennemi apportait une réponse à son

message. Pris d'une frénésie destructrice, René attrapa ses vêtements à la hâte et se jeta sur la porte d'entrée.